



**HAL**  
open science

**Presses respectables et criminelles : Charles Lindbergh,  
le crime du siècle et la querelle anglo-américaine sur le  
journalisme**

Filippos Katsanos

► **To cite this version:**

Filippos Katsanos. Presses respectables et criminelles : Charles Lindbergh, le crime du siècle et la querelle anglo-américaine sur le journalisme. CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature , 2019, 24, 10.4000/contextes.8245 . hal-02265152

**HAL Id: hal-02265152**

**<https://hal.science/hal-02265152>**

Submitted on 8 Aug 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# COntEXTES

Revue de sociologie de la littérature

24 | 2019 :

Pour une médiapoétique du fait divers. Le cas de l'affaire Lindbergh

L'affaire et la mise en scène de modèles médiatiques

---

## Presses respectables et criminelles : Charles Lindbergh, le crime du siècle et la querelle anglo-américaine sur le journalisme

FILIPPOS KATSANOS

---

### *Entrées d'index*

**Mots-clés** : Affaire Lindbergh, Célébrité, Chronique judiciaire, États-Unis, Événement, Fait divers, Poétique journalistique, Presse, Querelle, Royaume-Uni

---

### *Texte intégral*

- <sup>1</sup> En définissant l'« événement » comme « le merveilleux des sociétés démocratiques », Pierre Nora soulignait que l'épanouissement des médias au <sup>xx</sup>e siècle avait provoqué l'entrée dans un nouveau régime d'historicité. L'« événement » n'était plus simplement une catégorie définie par la raison historique dans sa quête de hiérarchisation rétrospective des faits. Dans sa version moderne, paradoxalement, il se caractérisait par sa propension à être contaminé par de nombreuses significations sous-jacentes, ce qui contribuait, de façon décisive, à lui accorder une saillance particulière au sein de l'histoire du présent. Ce « déplacement du message narratif à ses virtualités imaginaires, spectaculaires, parasitaires », remarquait l'historien, « a pour effet de souligner,

dans l'événement, la part du non événementiel. Ou plutôt de ne faire de l'événement que le lieu temporel et neutre de l'émergence brutale, isolable, d'un ensemble de phénomènes sociaux surgis des profondeurs et qui, sans lui, seraient demeurés enfouis dans les replis du mental collectif. L'événement témoigne moins pour ce qu'il traduit que pour ce qu'il révèle, moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il déclenche<sup>1</sup> ». À Pierre Nora de voir alors dans l'alunissage d'Apollo XI le cas le plus exemplaire de ce nouveau type d'événement. Car si l'originalité du message en lui-même d'une mission habitée sur la lune suffisait certes pour surprendre, c'était avant tout une vaste campagne médiatique planétaire faisant des contemporains les témoins de la réalisation d'un des plus vieux rêves de l'humanité, qui transformait l'exploit technique en un véritable mythe moderne<sup>2</sup>.

2 Bien qu'antérieure de plusieurs décennies et occupant une moindre place dans l'histoire universelle, l'affaire Lindbergh constitue un exemple tout aussi parlant du fonctionnement de l'événement en régime médiatique. Comparé à l'alunissage américain qui représentait une véritable rupture dans l'histoire des techniques, le rapt du plus célèbre bébé du monde semblait certes anecdotique, même si à l'échelle de l'histoire de la justice américaine, son importance a souvent été soulignée, du fait des diverses évolutions qu'il précipita. Il avait notamment mené au vote par le Congrès de la « loi Lindbergh<sup>3</sup> » qui faisait du kidnapping avec demande de rançon un crime fédéral et à la modernisation des méthodes d'enquête policière s'ouvrant désormais à l'expertise scientifique<sup>4</sup>.

3 Ce jugement historique rétrospectif qui minimise en un sens la portée de l'événement en le réduisant à un simple point de détail d'une histoire nationale, tranche cependant avec l'intensité du vécu à l'époque, à la fois en Amérique et en Europe. La presse états-unienne, consciente de l'exceptionnalité de l'événement, lui consacrait une immense couverture médiatique et commentait même la mobilisation sans précédent de tous les médias, y compris étrangers<sup>5</sup>. Des correspondants américains se trouvant partout en Europe, en Angleterre, en Irlande, à Berlin, à Paris, à Madrid ne cessaient de passer en revue les journaux locaux dans le but de montrer que le rapt du petit Lindbergh reléguait « les problèmes mondiaux au second rang dans la presse<sup>6</sup> ».

# LINDBERGH CASE STIRS ALL FRANCE

Kidnapping Relegates World  
Problems to Secondary Place  
in the News.

PRESS SCORES CRIME HERE

Japanese Soothsayer Says the Baby  
Is Near Home and Will Be  
Returned Safely Soon.

Special Cable to THE NEW YORK TIMES.

PARIS, March 5.—With an eagerness far exceeding what they feel toward the great world problems such as disarmament and the Far Eastern conflict, the French people are devouring every scrap of news they can find about the search for the Lindbergh baby.

One maid of all work on arriving in the morning asks if he has been found. One nurse discourses volubly on the extra care she is taking of a child now despite assurance that such crimes simply do not happen in France. Even the concierge as one goes out to work pokes her head out to ask if those "sacres" kidnapers been caught yet.

Fig. — Extrait d'un article du *New York Times*, 6 mars 1932.

- 4 Or, l'ampleur du phénomène ne peut être comprise en abstrayant cette part de non-événementiel qui caractérise précisément l'événement moderne. En effet, comment expliquer autrement que ce qui se présente par son contenu narratif comme un simple fait divers ait fait les unes de la totalité des journaux américains malgré la grande diversité de leurs lignes éditoriales ? Cette affaire criminelle qui conserve encore son aura de mystère accédait à une extrême

visibilité au sein du débat public en grande partie grâce à des facteurs extérieurs dont l'implication était la plupart du temps le résultat du travail des médias. Si le crime concernait la vie privée d'un personnage que les discours publics avaient préalablement construit comme un héros adulé par les foules, les médias avaient également fait résonner les faits avec diverses facettes des psychologies collectives contemporaines. Les ouvrages américains sur l'affaire ont notamment souligné ce point : l'insécurité ambiante ressentie face à la montée en puissance du crime organisé dans la société de la Grande Dépression ou un fort sentiment patriotique accusant en priorité des éléments étrangers (écossais et allemand) du crime, n'en sont que deux exemples parmi d'autres<sup>7</sup>. Cet article souhaiterait explorer un autre aspect du phénomène qui est en relation moins directe avec les acteurs et le déroulement des faits mais qui n'est pas pour autant moins révélateur des questions qui préoccupaient, à l'époque, la société américaine et anglaise.

- 5 La grande mobilisation médiatique lors de l'affaire déclencha une réflexion ancienne mais néanmoins récurrente dans l'histoire anglo-américaine de la presse sur la déontologie journalistique. Celle-ci remonte à l'apparition dans les années 1830 d'une presse populaire. Elle connut une recrudescence lors de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'émergence d'un nouveau type de journalisme sensationnaliste<sup>8</sup>, et encore dans l'entre-deux-guerres avec l'apparition des tabloïds. Cette étude cherche à montrer comment cette réflexion pérenne s'est reconfigurée à l'occasion de l'affaire du bébé Lindbergh. Elle suit chronologiquement les trois temps de ce débat qui émergea en amont de l'affaire, dans les relations que le colonel Lindbergh entretenait avec la presse pour ensuite s'affirmer dans le traitement médiatique du crime et enfin culminer lors du départ du colonel et de sa famille pour l'Angleterre.

## « Greta Garbo of the air » : Charles Lindbergh, une célébrité face à la nouvelle culture de la presse

- 6 L'intérêt des journaux pour les destins individuels se manifestait aux États-Unis dès les années 1830 avec l'émergence d'une presse populaire qui, à côté des grands événements nationaux et internationaux s'insérant dans des rubriques spécifiques, se mit à publier des brefs récits concernant des notables locaux. Cette tendance s'accrut par la suite avec la généralisation du genre de l'interview dans les années 1850 puis dans les années 1880. L'apparition d'un nouveau type de journalisme de plus en plus sensible au facteur humain représenté par des publications novatrices comme les éditions du dimanche du *New York World*, accordaient une large place aux biographies illustrées d'éminents contemporains. L'entre-deux-guerres constitua un moment d'accélération et d'exacerbation de toutes ces tendances du siècle précédent. La démocratisation de la presse et l'apparition dans les années 1920 des tabloïds comme le *New York Daily News*, journaux de petit format en quête constante de faits divers sensationnels et de matériel photographique, modifièrent non seulement la notion même de « célébrité » mais également son traitement médiatique<sup>9</sup>.
- 7 Contrairement au journalisme d'avant la Grande Guerre, se limitant au cercle restreint des élites, les tabloïds considéraient que la célébrité ne se définissait plus nécessairement en fonction de la visibilité sociale des individus mais surtout

en réponse à la demande du lectorat. Toute personne, même les personnalités criminelles les plus douteuses, était jugée digne de figurer dans leurs pages, tant que l'opinion publique manifestait de l'intérêt pour elle. D'autre part, les tabloïds avaient introduit de nouvelles règles dans le traitement des célébrités. Il ne s'agissait plus de les présenter sur un mode hagiographique comme des modèles irréprochables à imiter mais d'insister sur la « dimension humaine » de leurs histoires, sur le fait qu'elles étaient en fin de compte proches des lecteurs, capables de faiblesses et faillibles devant l'adversité.

8 Charles Lindbergh fut un produit typique de cette culture de la célébrité en pleine transformation dans l'entre-deux-guerres. Complètement inconnu du public, Lindbergh fit irruption dans le paysage médiatique après son grand exploit de vol transatlantique reliant New York à Paris. Depuis son atterrissage à l'aéroport du Bourget le 21 mai 1927, sa présence devint constante dans les médias et l'intérêt pour les moindres détails de sa vie fut partagé par toutes sortes de journaux qu'il s'agît de la presse d'information ou des tabloïds populaires. L'engouement pour le personnage était tel que les contenus des journaux s'uniformisaient, la grande presse n'hésitant pas à s'ouvrir à l'anecdotique. Même le très respecté *New York Times* se mit à imprimer la moindre trivialité : des articles informaient les lecteurs que pour son malheur l'« aigle solitaire » devait déboursier 1233,75 dollars d'impôts au trésor public sur les 25000 remportés grâce au prix Orteig, ou expliquaient les raisons pour lesquelles il avait renoncé à prendre un chaton pour compagnon de voyage lors de sa périlleuse traversée<sup>10</sup>.

9 La personnalité de l'aviateur devait cependant constituer un frein majeur à l'épanouissement de cette culture émergente en quête de héros à dimension humaine et déclencher une réflexion publique sur la presse et son devoir de respect de la vie privée. Non seulement Lindbergh, surnommé par la suite le « Greta Garbo des airs » par les tabloïds, entendait préserver son intimité des feux de la publicité mais il se montrait méfiant envers la presse, une attitude déjà perceptible avant son accession au statut de célébrité<sup>11</sup>.

10 Avant de décoller de New York, il s'indignait du fait que certains journaux sensationnalistes l'affublaient de sobriquets comme « Flying Fool » ou « Lucky Lindy », qui à ses yeux avaient pour effet de le déconsidérer face à ses concurrents mieux financés. Dans toutes les interviews données aux reporters spécialistes de l'aviation, il avait tenté de conserver la maîtrise de son image publique en se présentant au contraire comme un véritable connaisseur, insistant sur la préparation minutieuse de son voyage, sur le fait que tout était précisément calculé, y compris sa décision de l'effectuer en solitaire<sup>12</sup>.



Fig. — Une du quotidien britannique *Daily Mirror*, 23 mai 1927.

11 Après son retour triomphal aux États-Unis, l'élaboration de son image publique se poursuit dans le même sens mais cette fois-ci en concertation avec les personnalités influentes dans le monde de l'industrie aéronautique, notamment Harry Guggenheim. Celui-ci considérait que l'avenir de l'aviation était désormais inextricablement lié à la réputation de Lindbergh devenu son plus éminent ambassadeur. Sous ses conseils, Lindbergh évitait la surexposition médiatique et refusait de très nombreuses offres lucratives. Il se détourna par exemple de toute carrière cinématographique et déclina l'offre de 500 000 dollars du magnat de la presse William Randolph Hearst, pour sa participation dans un film sur l'aviation aux côtés de la maîtresse de ce dernier, Marion Davies<sup>13</sup>. L'opinion publique interpréta d'abord ces prises de distance à la fois comme une marque d'humilité et un refus de se voir corrompre par la culture publicitaire et capitaliste de l'époque. Charles Ponce de Léon a montré que cette construction de l'image de Charles Lindbergh par l'industrie aéronautique avait transformé le célèbre médiateur « en un symbole d'humilité, de dignité et d'idéalisme juvénile, des valeurs se trouvant aux antipodes de l'avidité, du battage médiatique et du cynisme régnant à l'ère du jazz<sup>14</sup> ».

12 Cette image en complet décalage avec l'air du temps et les nouvelles tendances journalistiques ne pouvait qu'inciter la presse sensationnaliste à se mettre en

quête du « vrai » Lindbergh qui se trouvait derrière ce masque. D'autant plus que divers incidents largement commentés laissaient penser que l'aviateur était loin d'être le saint présenté par la grande presse, si prompt à le défendre. Un tel incident, particulièrement traumatique pour les milieux journalistiques, survint le 12 avril 1929, lors de l'atterrissage de Lindbergh à Washington Bolling Field, où l'attendaient depuis des heures et sur un terrain boueux, environ cent cinquante personnes, parmi lesquelles de nombreux photographes. La foule se précipita sur l'avion pour accueillir le colonel mais celui-ci redémarra aussitôt le moteur, distançant le groupe et le couvrant de boue. Une deuxième tentative de la foule déconcertée se solda par un nouveau bain de boue ; l'ultime tentative des photographes eut le même résultat<sup>15</sup>.

13 Cet incident qui présentait Lindbergh comme un être hautain, arrogant et cruel n'était pas isolé mais ce fut à partir de 1930 que s'engagea véritablement la bataille médiatique entre les défenseurs et les détracteurs de l'aviateur. Morris Markey, un ancien journaliste du premier tabloïd états-unien *New York Daily News*, fut le premier à s'attaquer de front à l'image idéalisée de Lindbergh dans l'un de ses articles publiés en septembre 1931 dans l'hebdomadaire *The New Yorker*<sup>16</sup>. Le journaliste de ce magazine apprécié pour sa verve satirique y remettait en question les deux piliers sur lesquels reposait jusque-là la réputation du colonel : non seulement l'image d'un Lindbergh possédant de fermes connaissances techniques en matière d'aviation aurait été une nette exagération mais le mépris qu'il affichait vis-à-vis de médias et son obstination à les fuir n'aurait été qu'une ruse pour attirer davantage d'attention.

14 La montée des critiques ainsi que l'acharnement de certains journaux à vouloir connaître le « vrai » Lindbergh, avec tout ce que cela impliquait de non-respect de sa vie privée, précipita un changement radical dans les relations entre le colonel et la presse. Dans une interview donnée à Marlen Pew, Lindbergh avait déjà exprimé sa reconnaissance envers la grande presse qui s'intéressait à ses compétences en matière d'aviation et sa détestation des journaux visant uniquement selon lui à satisfaire la « curiosité malsaine » de leurs lecteurs en s'adonnant à la chasse aux « commérages ». Lors de cette interview, il donnait un exemple parlant de ces pratiques médiatiques trop intrusives en racontant qu'un reporter aurait même essayé de corrompre l'un de ses domestiques pour qu'il lui livre « les secrets de la maisonnée ». La condamnation de ce type de journalisme s'accompagnait de l'annonce de rupture de toute relation avec cinq journaux new-yorkais : le *New York Post*, le *New York Daily News* et trois journaux appartenant au groupe Hearst, *American*, *Evening Journal* et *Daily Mirror*<sup>17</sup>. La seule évocation du nom de l'aviateur persécuté par la presse était désormais à jamais attachée à une nécessaire et salutaire réflexion sur la déontologie journalistique.

15 D'autre part, afin de répondre à la demande du public de plus en plus friand d'informations sur sa vie, Lindbergh décida de collaborer plus étroitement avec ses proches travaillant dans le journalisme. Il avait ainsi accepté d'ouvrir son quotidien et sa maison à l'un de ses amis, Donald Keyhoe, du *Saturday Evening Post*. Dans ce long article intitulé « Lindbergh quatre ans après » et publié le 30 mai 1931, Keyhoe déployait une stratégie des plus habiles.





Fig. — *The Saturday Evening Post*, 30 mai 1931.

- 16 En offrant une perspective intimiste sur le quotidien de la famille Lindbergh, le journaliste visait d'abord à satisfaire la curiosité publique. Ce faisant, il prenait non seulement la défense de son ami (il soutenait par exemple que le fameux incident de Bolling Field était un simple malentendu), mais dressait également, de façon obsessionnelle, un portrait pathétique de cette famille devenue martyre à cause des excès d'une presse immorale et prédatrice. Presque chaque fait raconté se rapportait exclusivement à ce sujet. Quand le journaliste évoquait l'imposant courrier annuel de plus de 35 000 lettres que recevaient les Lindbergh, il ne pouvait s'empêcher de citer la lettre préférée du colonel, une préférence qui ne faisait qu'exprimer l'aspiration de celui-ci vers une vie paisible loin de toute publicité :

Mais la plus étrange d'entre elles, il l'avait reçue en 1931 de la part d'une femme qui lui faisait part de son extrême indignation. Elle écrivait : « J'en ai bien assez de voir les Lindbergh partout. Avant c'était simplement "Lindbergh s'envole pour Paris". Puis, rien que Lindbergh dans les journaux, ce qu'il mange, où il va ! On n'y trouve rien d'autre ! Puis, c'était ses fiançailles avec Anne Morrow. Tous les journaux en parlaient : s'était-il

fiancé, oui ou non ? Quand et où allaient-ils se marier ? Et ainsi de suite. Puis, Lindbergh s'est marié. Puis, tout ce bruit autour de la naissance de son fils. Mais pour ma part, j'aurais préféré ne jamais avoir entendu parler des Lindbergh ». À la réception de cette lettre, le colonel pensa que c'était la meilleure qu'il avait reçue jusque-là<sup>18</sup>.

- 17 Il en était de même plus loin dans l'article quand l'heureux journaliste avait eu la chance de faire connaissance avec le très jeune fils de l'aviateur dont la photo avait déjà fait les unes des journaux, dès sa naissance en juin 1930. Keyhoe esquissait le célèbre bébé avec humour comme étant déjà, à l'image de son père, méfiant envers la presse :

« Il ne m'apprécie pas trop », remarquai-je à Mme Lindbergh tandis qu'à l'autre bout de la table à thé Charles Junior était en train de me scruter pour la troisième fois. Madame Lindbergh le regarda et sourit. « Oh il fait toujours ça quand il voit un nouveau visage », me dit-elle, ce qui ne m'a pas complètement rassuré même si Charles Junior finit par sourire juste après. Plus tard dans la journée, j'ai mentionné cet incident au colonel. « J'ai vu ton jeune fils », lui dis-je. « Je crois qu'il m'a pris pour un reporter à l'affut de quelque interview : il ne m'a livré aucune information ». Lindbergh gloussa<sup>19</sup>.

- 18 Cette plaidoirie pourtant efficace de Keyhoe pour une presse plus respectueuse de la vie privée devait cependant être rendue caduque par la suite des événements.

## **« The difference between a good reporter and a punk one » : la confrontation des deux paradigmes journalistiques**

- 19 Le 2 mars 1932, à peine deux heures après l'annonce par la police de l'enlèvement de Charles Junior, la maison des Lindbergh fut assaillie par les services de presse.



Reporters on the Lindbergh kidnaping story listening to one of their number convey Colonel Lindbergh's request that they leave the grounds of his estate after a day's vigil.

Fig. — Reporters devant la maison de Hopewell, écoutant l'un de leurs confrères qui leur transmet la demande du colonel Lindbergh qu'ils quittent les lieux. Photographie extraite d'un article de *Editor & Publisher*, 5 mars 1932.

20 Le lendemain, le crime occupait toutes les unes, les tirages de la presse états-unienne s'envolaient rapidement et de nombreux rédacteurs en chef comme Émile Gauvreau du *New York Daily Mirror* commentaient de façon enthousiaste le potentiel médiatique de l'événement : « C'est l'histoire la plus intéressante depuis des années. Sa dimension humaine est d'une très grande valeur<sup>20</sup> ». La presse espérait enfin pouvoir présenter Lindbergh autrement que comme le héros parfait mais humainement opaque des premiers jours. Un espoir vite déçu car si les Lindbergh se servirent dans un premier temps des journaux pour tenter d'entrer en contact avec les ravisseurs, ils se révélèrent par ailleurs peu loquaces malgré un harcèlement médiatique constant. Pendant l'affaire, les débats sur les excès d'une presse voyeuriste, déjà présents auparavant dans les discours publics concernant Lindbergh, reprirent avec plus de force et de nombreux journalistes de la presse respectable montèrent au créneau, à l'instar de Walter Lippmann, grande figure intellectuelle de l'époque, qui signa un article au titre évocateur, « Laissez le Colonel Lindbergh tranquille<sup>21</sup> ». Mais l'affaire ressuscita également d'autres polémiques anciennes qui ne concernaient pas seulement la frontière entre public et privé mais mettaient en cause plus généralement la confrontation des deux grands modèles journalistiques formés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

21 Le développement d'un « journalisme jaune » à cette époque, avait eu pour conséquence l'inclusion de plus en plus forte du principe de divertissement au sein des enjeux centraux du journalisme. Les faits n'étaient plus le seul horizon de cette presse commerciale qui visait par tous les moyens à intéresser son lectorat en se focalisant sur des histoires sensationnelles voire en déformant certains faits de façon à les rendre plus extraordinaires. Le crime avait naturellement une place de choix dans les pages de ces publications. Hearst avait par exemple réuni en 1897 au *New York Journal* une équipe de reporters spécialisés qu'il avait baptisée « Murder Squad », et qui devaient travailler à devancer la police new-yorkaise dans la résolution de crimes<sup>22</sup>. Il n'est dès lors pas étonnant de constater que les journaux appartenant au groupe Hearst furent parmi ceux qui tirèrent le plus grand profit de l'aubaine offerte par l'affaire Lindbergh.

22 En réaction à cette nouvelle presse au sein de laquelle les faits étaient toujours subordonnés aux exigences du *storytelling*, un autre paradigme journalistique s'imposa, lequel devait trouver sa meilleure incarnation dans la formule du *New York Times*, ancien journal conservateur racheté par Adolph Ochs en 1896. Le nouveau patron annonçait le 19 août, la nouvelle ligne éditoriale du journal en précisant que le *New York Times* publierait l'information « en toute objectivité ne craignant personne, ne cherchant à plaire à personne, en toute indépendance par rapport aux partis politiques, aux sectes, ne laissant s'immiscer aucun intérêt privé », et tout cela dans « un langage concis et élégant qui ait l'accord de la bonne société<sup>23</sup> ». Cependant, si le *Times* se revendiquait d'un modèle journalistique où l'information, l'objectivité et les bienséances primaient, cela ne signifiait pas pour autant qu'il était incapable d'imprécisions, de partialité, voire de sensationnalisme. Ce qui distinguait intrinsèquement les deux modèles se situait en réalité, comme l'a souligné Michael Schudson, moins dans leurs contenus, que dans le type de lecture qu'ils programmaient :

La division morale du travail entre journaux peut être comparée à la division morale des facultés humaines : entre les facultés plus respectables de la raison et celles, beaucoup moins respectables, de la sensibilité. Les gens exercent un contrôle sur eux-mêmes lorsqu'ils lisent des nouvelles politiques dans la grande presse. Mais ils se laissent aller à la lecture d'articles concernant des meurtres ou lorsqu'ils se retrouvent face à des images de célébrités. L'information est le genre du déni de soi (*self-denial*) tandis que le récit (*story*) est celui de la complaisance envers soi (*self-indulgence*)<sup>24</sup>.

23 L'affaire Lindbergh offre de nombreux exemples emblématiques de la façon dont le débat public sur ces deux modèles journalistiques se configura dans l'entre-deux-guerres. Le plus parlant d'entre eux concernait sans doute le rôle que le monde du crime a joué dans la couverture médiatique de l'événement.

24 Quatre jours après l'enlèvement, tandis que l'enquête policière piétinait, l'opinion publique découvrait avec stupeur de nouveaux acteurs insolites dans le drame. Dans leur désespoir, les Lindbergh avaient décidé, malgré les mises en garde d'Edgar Hoover alors directeur du F.B.I., de confier à la pègre la tâche de retrouver leur fils. Avec l'aide de Mickey Rosner, un petit contrebandier qui les avait volontairement contactés, ils entrèrent en contact avec O'wney Madden, le chef du plus puissant gang de Manhattan, ainsi qu'avec Spitalo et Bitz, dont ils firent leurs intermédiaires auprès des ravisseurs. Le *New York Times*, le seul journal avec lequel collaboraient les Lindbergh, diffusa cette information le 6 mars, ce qui fit la plus grande sensation. L'actualité était en train de résonner avec une culture populaire de plus en plus influente et mondialisée qui faisait des figures criminelles des personnalités éminentes : au début des années 1930, diverses productions cinématographiques américaines à succès comme *Little Caesar* ou *The Public Enemy* avaient rapidement traversé l'Atlantique et nourri un imaginaire à large diffusion d'une Amérique de la Grande Dépression devenue paradis des gangsters<sup>25</sup>.

25 Contrairement aux nombreuses réactions scandalisées d'une partie de la presse qui voyait dans cette décision des Lindbergh un recul de l'État de droit, la presse sensationnaliste qui avait l'habitude d'accueillir des célébrités criminelles dans ses pages, adopta une position fort différente. Dans une logique de surenchère, elle donna la possibilité au roi des gangsters, qui était déjà une véritable célébrité dans la presse populaire des années 1930, d'entrer en scène.

26 Tout comme Bitz et Spitalo, Al Capone, voulant profiter de l'affaire pour mettre un terme à ses démêlés avec la justice, proposa ses services depuis sa prison de Chicago où il purgeait une peine pour évasion fiscale. Les tabloïds qui eurent

connaissance de l'offre se mirent aussitôt à spéculer. Le *New York Daily News*, dès le 9 mars, émettait l'hypothèse que Capone aurait été le cerveau du crime. Ses agents, dont Bitz et Spitalo feraient partie, auraient kidnappé l'enfant dans une tentative de libérer leur chef de prison<sup>26</sup>. Le lendemain, Arthur Brisbane, le plus éminent rédacteur du groupe Hearst, répondant à l'invitation d'Al Capone, se rendait à la prison Cook County Jail. Cette visite aboutit à un article au sensationnalisme débridé publié dès le lendemain dans de nombreux journaux appartenant à Hearst.



Fig. — Une de *Milwaukee Sentinel* (11 mars 1932), journal appartenant au groupe Hearst.

27 Le roi des gangsters y était présenté de façon positive comme un homme probe et honnête qui ne niait pas être à la tête d'opérations de contrebande d'alcool mais qui en même temps s'étonnait de ce que le gouvernement exigeât de lui 336 000 dollars d'impôts sur une pratique illégale. Mais surtout, Capone proposait maintenant publiquement son aide dans l'affaire Lindbergh. Il laissait entendre qu'il disposait d'informations utiles et affirmait fermement ne rien demander en retour. Son frère devait le remplacer dans sa cellule de prison qu'il promettait de regagner de son plein gré, une fois l'enquête terminée. Il exposait également à Brisbane son opinion sur le coupable de l'enlèvement en disant qu'il s'agissait sans doute d'un homme isolé et non d'un gang qui n'aurait jamais souhaité s'attirer tant de publicité. Capone aurait même livré au journaliste des détails précis sur la façon dont il allait procéder pour retrouver l'enfant.

28 Brisbane semblait entièrement acquis au personnage et plaidait explicitement pour sa sortie de prison car « il est possible qu'Alphonse Capone fasse précisément ce que d'autres n'ont pas pu faire, d'autres qui, avec les meilleures intentions du monde, se sont retrouvés à tourner en rond et dans l'impasse<sup>27</sup> ». Bien que Capone n'ait joué aucun rôle véritable par la suite dans l'affaire, cette interview fut citée et commentée non seulement par toute la presse américaine

mais également mondiale. Elle suscita les foudres de la presse d'information qui avait elle aussi mentionné discrètement et sans la commenter l'offre de Capone. Will Rogers, éditorialiste politique célèbre pour ses traits humoristiques, collaborateur du *New York Times* qui avait également rendu une courte visite à Capone le 26 février 1932, remarquait à ce propos :

Mon bon vieil ami Arthur Brisbane m'a entubé pour de bon. Et voici la différence entre un bon reporter et un reporter crapuleux. Il y a deux semaines j'ai aussi eu droit à deux heures avec Capone. Mais jamais je n'aurais pu publier ce qu'il m'a dit sans le transformer en héros et même si M. Brisbane est un auteur génial, il ne le pouvait pas non plus. Tout le monde veut entendre parler de Capone plus que de toute autre personne. Que dire de cette époque où notre plus grand gangster est devenu notre plus grand sujet d'intérêt<sup>28</sup> ?

<sup>29</sup> Cette polémique entre Arthur Brisbane et Will Rogers est représentative de la division du paysage journalistique entre une presse soucieuse de la moralité publique fidèle à sa vocation informative et une autre, volontiers interventionniste, moralement plus libertaire, en constante quête voire création d'histoires sensationnelles<sup>29</sup>.

<sup>30</sup> Bien que constamment présent au fil de l'affaire, cet affrontement entre les deux modèles journalistiques culmina quand, le 23 décembre 1935, l'opinion américaine apprit avec surprise par un article de Lauren Lyman, publié en exclusivité dans le *New York Times*, que les Lindbergh avaient déjà quitté l'Amérique en quête d'« un havre de paix en terre étrangère<sup>30</sup> ». La décision des Lindbergh avait été précipitée par un incident lors duquel un photographe travaillant pour le *New York Daily Mirror* joua un rôle décisif. Craignant que Jon, le deuxième fils des Lindbergh né en août 1932, ne subisse le même sort que son frère, la famille avait fait tout son possible pour le mettre à l'abri. Contrairement à ce qu'elle avait fait lors de la naissance de Charles Junior, elle refusa de communiquer la photographie de Jon à la presse. En décembre 1935, après avoir guetté une semaine la sortie de Jon de la maison de Hopewell, le photographe en question réussit à barrer la route à la voiture qui transportait l'enfant et à en prendre un cliché<sup>31</sup>.

<sup>31</sup> Quelques jours après, le colonel Lindbergh s'embarquait pour Liverpool, un départ qui déclencha une réflexion générale ne portant pas exclusivement sur l'immoralité de tel ou tel journal mais sur un système médiatique dans son ensemble qui a poussé un héros national à fuir son pays. Si certains journaux accusaient la faiblesse de la justice américaine incapable de combattre le crime, d'autres mettaient explicitement le « journalisme jaune » au banc des accusés. Tandis que le *Los Angeles Times* qualifiait les Lindbergh de « réfugiés de la tyrannie du journalisme jaune<sup>32</sup> », *The Dallas News* remarquait :

Aussi déplorable que soit dans ce pays l'existence du crime, le journalisme jaune doit être tenu pour tout aussi responsable de cette « fuite » car il se nourrit du crime et en est même en partie la cause. Le nom du colonel Lindbergh doit paraître dans la presse seulement quand il est en mission officielle. Les tactiques de voyeurisme auxquelles s'adonnent certains journaux et qui ont rendu la vie privée du colonel insupportable, ne doivent être tolérées dans aucune communauté respectable<sup>33</sup>.

## « A Breach of Good Manners » : la presse britannique et la peur de

## L'américanisation

32 La décision de la famille de quitter les États-Unis pour la Grande-Bretagne n'est pas seulement importante parce qu'elle renforce l'épaisseur symbolique de Charles Lindbergh, dont l'exil incarne les excès du système médiatique américain, mais également parce qu'elle place le débat précédemment décrit entre les deux modèles de presse dans une perspective transnationale.

33 Dès les premiers jours de l'affaire, une partie de la presse anglaise suivait déjà l'affaire avec circonspection et non sans une certaine condescendance vis-à-vis des excès de la culture américaine. Le *Times*, quotidien britannique le plus étranger qui soit au sensationnalisme, avec ses pages couvertes d'annonces, ses rares illustrations et ses titres utilisant invariablement la même taille de police, écrivait le 8 mars :

En réponse à l'immense intérêt public suscité par le mystère, les journaux impriment quotidiennement des pages de conjectures, d'analyses et des rumeurs le concernant, dans lesquelles les faits n'occupent que la plus petite place. Les organismes de radiodiffusion, comme les journaux, dispersent tels des correspondants de guerre à tous les points stratégiques, ceux qu'ils appellent ouvertement « commentateurs ». D'heure en heure ces commentateurs rapportent les nouvelles et leurs déductions à un public avide<sup>34</sup>.

34 Dans un article plus tardif, le correspondant du journal à New York jugeait non seulement l'agitation autour d'une éventuelle libération d'Al Capone « stupide » mais accusait également la « presse jaune » de faire du battage médiatique au moment même où l'enquête piétinait et où la « presse respectable », plus honnête, était en train de diminuer progressivement ses gros titres<sup>35</sup>.

35 Les journaux de la bourgeoisie britannique avaient beau critiquer la presse américaine, le paysage local n'offrait guère une réalité différente. Face à des journaux comme *The Times* ou *The Guardian* qui s'en tenaient à la simple narration des faits, se dressait une presse à un sou (*penny press*) qui entendait exploiter l'affaire de la même façon que les tabloïds américains. Des quotidiens populaires, comme le *Daily Mirror* ou le *Daily Express*, publiaient des articles sensationnalistes sur l'implication des gangsters dans l'enquête et se focalisaient non seulement sur la dimension humaine de l'événement mais également sur sa portée locale. Ils rendaient par exemple compte des recherches de la police britannique ou publiaient des interviews exclusives de Mrs Taylor, la mère de la nurse écossaise Betty Gow, qui s'efforçait de prouver l'innocence de sa fille en citant des extraits de leur correspondance<sup>36</sup>.

36 Contrairement au phénomène états-unien où les excès des tabloïds lors de l'affaire réveillèrent aussitôt la querelle sur la presse et ses devoirs, la Grande-Bretagne fut, dans un premier temps, épargnée pour la simple raison que l'agitation médiatique y était de bien moindre ampleur. Mais l'arrivée de Lindbergh sur le sol britannique, en décembre 1935, marqua également le retour en Grande-Bretagne de ce débat sur la presse dont les termes ont été posés bien avant les années 1930.

37 Une grande partie des intellectuels anglais avait réagi négativement, dès les années 1830, face aux avancées de la culture médiatique aux États-Unis qui se démocratisait à une cadence bien plus rapide que dans leur propre pays. La « lecture universelle des journaux » en Amérique était par exemple présentée par Frances Trollope dans son ouvrage sur les mœurs américaines, comme le principal obstacle à la diffusion et l'épanouissement de la littérature<sup>37</sup>. Une décennie plus tard, Charles Dickens offrait également dans son roman *Martin*

*Chuzzlewit* publié en 1844, une vision peu flatteuse de la presse américaine. Le personnage éponyme, accueilli à son arrivée aux États-Unis par les cris des vendeurs de journaux, avait l'occasion de dialoguer avec le colonel Diver, éditeur vénal d'un journal fictif le *New-York-Rowdy Journal*, organe supposé de « l'aristocratie du pays » qui se résumait ironiquement en trois termes incompatibles : intelligence, vertu et dollars<sup>38</sup>. Cet imaginaire d'abord pittoresque de la presse qui postulait que les excès américains du capitalisme et de l'égalitarisme démocratique influaient négativement sur le devenir de la culture de l'écrit connut des mutations importantes au fil du siècle.

38 À partir des années 1880, l'émergence d'émules du journalisme américain en Grande-Bretagne avec des publications populaires comme la *Pall Mall Gazette* de William T. Stead<sup>39</sup>, changea radicalement la nature du débat. La presse américaine n'était plus une réalité lointaine offerte à la critique d'intellectuels sûrs de la supériorité de leur propre nation. Elle se transformait, comme l'a montré Joel Wiener, en une véritable menace pesant sur la stabilité de la société britannique<sup>40</sup>. En 1887, tandis que l'historien de la presse Henry Fox Bourne remarquait que toutes les évolutions de la presse britannique dans les dernières décennies du siècle avaient de plus en plus tendance à suivre le modèle américain<sup>41</sup>, la peur d'une « américanisation du journalisme britannique » se trouvait exprimée par de nombreux acteurs sociaux à commencer par des journalistes comme Matthew Arnold ou Theodore Child<sup>42</sup> qui se mettaient à critiquer l'apparition de ce « nouveau journalisme » à l'américaine.

39 Ce débat qui n'avait pas perdu de son actualité dans l'entre-deux-guerres resurgit avec force au moment où les Britanniques apprirent, après la publication de l'article de Lauren Lyman, que les Lindbergh s'étaient embarqués pour l'Angleterre. La nouvelle fut accueillie par la presse nationale avec un sentiment de fierté patriotique qui se manifesta à d'autres occasions concernant par exemple le système judiciaire américain : lors de la mort, le 10 juillet 1932, d'une servante anglaise de la famille Morrow, Violet Sharpe, poussée au suicide par les interrogatoires répétés de la police du New Jersey, la presse britannique s'était montrée très critique vis-à-vis du fonctionnement de la justice américaine<sup>43</sup>. Dans un même esprit, lors du procès Hauptmann, *The Observer* glanait dans les journaux américains les articles pointant la supériorité indéniable du système judiciaire britannique : en guise d'illustration, le périodique citait un article du *New York Evening Post* qui soutenait que ce dont les États-Unis avaient besoin était « un plus grand sens de respect pour le processus de l'enquête. Un état d'esprit qui est chose commune en Angleterre<sup>44</sup> ».

40 Depuis l'annonce publique de son départ des États-Unis le 23 décembre 1935, jusqu'à son arrivée effective à Liverpool le 31 décembre, une vaste campagne médiatique fut donc lancée en Grande-Bretagne. De nombreux journaux insistaient sur le fait que l'exil de Lindbergh était dû aux persécutions qu'il avait subies par la presse de son pays et que les médias britanniques se devaient d'être à la hauteur des espérances du colonel, lui offrant ce havre de paix qu'il désirait tant. Le 30 décembre le *Times* publiait une lettre envoyée à l'éditeur du journal qui appelait à « respecter le souhait du colonel de jouir d'une vie privée parmi nous<sup>45</sup> », tandis que le soir de l'arrivée du bateau qui transportait les Lindbergh, la BBC diffusait un message sommaire qui annonçait la nouvelle tout en s'engageant à ne pas importuner davantage les nouveaux venus : « Le colonel Lindbergh avec sa femme et enfant ont accosté à Liverpool aujourd'hui. Nous pensons que le Colonel et Mrs Lindbergh sont venus dans ce pays pour échapper à la publicité et nous sommes certains que nos auditeurs souhaitent qu'on respecte la vie privée de la famille durant son séjour<sup>46</sup> ».





Fig. — Daily Mirror, 1er janvier 1936.

41 Mais dans quelques autres médias, l'arrivée des Lindbergh, aussi flatteuse qu'elle fût pour une société britannique qui lisait dans cette décision la preuve de sa supériorité, finit par réveiller l'ancien spectre du risque de contamination du système médiatique britannique par le système américain. Dans un article au titre emblématique « Une atteinte aux bonnes manières », un journaliste du *Guardian* estimait que la venue du colonel risquait d'entraîner la presse britannique dans les mêmes excès que ceux des tabloïds états-uniens. Le recours à la justice était même envisagé par l'auteur comme un moyen possible pour prévenir le mal :

La réputation de la presse britannique, respectueuse de la vie privée quand on le lui demande, est susceptible de souffrir. Le colonel Lindbergh accompagné de sa femme et de son enfant a quitté les États-Unis pour venir en Angleterre. La principale raison en est qu'il a voulu échapper à l'attention des tabloïds qui ont cherché à « sensationnaliser » le moindre détail de sa vie de famille. C'est une forme de persécution qui n'est pas sans équivalents ici, mais, en général, le journalisme britannique a tendance à entourer de publicité les gens qui la cherchent plutôt que de l'imposer à ceux qui l'abhorrent. Maintenant, on nous rapporte toutefois que « des représentants de la presse américaine et britannique et des photographes se sont rassemblés à Cork et Queenstown dans l'attente de l'arrivée de Lindbergh » et qu'un remorqueur a été affrété dans l'espoir d'intercepter

leur bateau. La grande majorité de l'opinion britannique espère sincèrement, malgré toute cette agitation et le déchainement de cette meute, à quelque fausse piste qui permettrait à la proie de s'échapper et de pouvoir bénéficier en toute quiétude de l'hospitalité de ce pays dans lequel Lindbergh est venu chercher le repos aussi bien pour sa famille que pour lui-même. Que les Lindbergh pensent qu'ici ils seront à l'abri de toute violence, c'est un hommage à nos bonnes manières qui est le bienvenu, et nous pensons que peu de lecteurs de journaux voudraient qu'on les harcèle pour faire un gros titre ou une photo. Mais si la chasse continue, il serait peut-être judicieux de se renseigner s'il ne s'agirait pas là d'un crime pour lequel la loi pourrait fournir un remède. Les définitions du « préjudice » et de la « nuisance » que les cours de justice ont défendues recouvrent de nombreuses choses beaucoup plus anodines que l'attention incessante et non désirée de la presse<sup>47</sup>.

- 42 D'autres quotidiens, à l'instar du *Morning Post*, ont mis en cause plus directement le modèle de presse américain et son influence délétère :

Nous espérons que le colonel Lindbergh trouvera parmi nous le refuge qu'il cherche, bien qu'on voie de nombreux signes laissant penser que sa vie privée ne sera pas mieux préservée ici qu'elle ne l'a été dans son pays d'origine. Car l'exercice de l'honnêteté et de la retenue parmi nous a, d'une certaine façon, tristement souffert en se voyant contaminé par les normes et méthodes américaines<sup>48</sup>.

- 43 Quant aux tabloïds, ils ont d'une certaine façon, également participé à cette campagne patriotique. Le *Daily Express* se risquait le 31 décembre à donner un conseil franc et amical au colonel dans les termes suivants :

Cher colonel Lindbergh,  
Le peuple de ce pays vous souhaite la bienvenue. Il vous admire en tant qu'aviateur et vous respecte en tant qu'individu. Il comprend pourquoi vous êtes venus ici avec votre femme et enfant et veillera à ce que vous obteniez la paix et la sécurité que vous cherchez. Maintenant, quel doit être votre rôle dans tout ceci ? Nous vous prions d'essayer de nous comprendre. Personne ici n'a envie de harceler ou de nuire aux vôtres. Si vous demandez à être laissé tranquille, vous serez exaucé. Mais n'oubliez pas qu'en ce moment vous faites partie de l'actualité pour le public. Ils veulent seulement connaître les faits concernant votre arrivée ici. Pourquoi ne pas leur dire ? Dites aux reporters tout de suite : « Messieurs, me voici, et voici ma femme et mon fils et voilà comment nous sommes arrivés ici. Maintenant je vous demande de respecter ma vie privée ». Ceci mettra un terme à tout, Lindbergh. Ceci dissipera pour de bon les brumes de cet air de mystère stupide qui vous entourait et qui ne vous aurait jamais quitté autrement. Le *Daily Express* se permet de vous donner ce conseil parce que ce journal se mettra à la tête du mouvement qui consistera à laisser un grand homme jouir d'une paix bien méritée<sup>49</sup>.

- 44 Si ces conseils semblent à première vue s'intégrer dans l'ensemble des discours moralisateurs des journaux respectables défendant la vie privée des Lindbergh, ils ne sont pas sans rappeler l'argumentaire du *New York Daily News*, le très populaire tabloïd américain qui avait rétorqué aux accusations de harcèlement que Lindbergh était en réalité le seul responsable de sa mauvaise fortune car il ne faisait qu'attiser la curiosité du public en fuyant systématiquement la presse<sup>50</sup>.

- 45 Pendant les premières semaines de janvier 1936, les tabloïds britanniques, avec le *Daily Express* et le *Daily Mirror* en tête, suivaient les moindres déplacements de la famille Lindbergh ou d'autres acteurs locaux du drame comme Betty Gow qui essayait en vain de mener une existence discrète à Glasgow<sup>51</sup>. Mais l'agitation médiatique fut rapidement retombée ou du moins changea d'objet tandis qu'on assistait aux dernières tentatives de Hauptmann

d'échapper à la chaise électrique : le débat sur la presse rattaché à la personne de Lindbergh laissait désormais place à celui sur les dysfonctionnements du système judiciaire américain dont Hauptmann était présenté comme la malheureuse victime<sup>52</sup>.

Page 12 THE DAILY MIRROR Friday, February 14, 1936

**Hauptmann—four years of fear and torture, waiting for the final sentence that no one has the courage to give or deny him; beautiful Madame Stavisky—fourteen months of anxiety behind the bars, only to learn, in the end, that she was innocent. To-day, still, the ordeal of the SCOTTSBORO' NEGROES drags on to a miserable climax which, it seems, will never come . . .**

# AND THEY CALL IT JUSTICE!




**O**n the night of March 1, 1935, a bullet was QUICKLY LAID against the wall of a house in Hesperwood, New Jersey.

A man—or perhaps it was a woman—went up it and came out very soon with a little bundle that was the only child of Colonel Lindbergh. And that child was never seen alive again by innocent eyes.

Newsman should have answered for that with his life, but not with torture. They have tortured Bruno Hauptmann.

On the thirteenth of February, 1935—three years after the crime was committed and after an interminable trial presided by tortured attempts to convict a confederate—they sentenced Bruno Hauptmann to the electric chair. They passed a day, day after day, they gave him more days to get out of jail before his graduation date was set for "Justice." Then they started him again, named for his death. And always Bruno Hauptmann set like a tortured animal in his concrete cell, waiting for the death they had the courage not to give him as they had.

His hair was shaved ready for the execution time after time. On January 11, 1936, they told him he would die on the next day. He bade his wife farewell. Then that same day they passed a day, day after day, they gave him more days to get out of jail before his graduation date was set for "Justice." Then they started him again, named for his death. And always Bruno Hauptmann set like a tortured animal in his concrete cell, waiting for the death they had the courage not to give him as they had.

comprised his soul for death. A magazine called "Liberty" published an article by Dr. Julius C. Davidson, with some very facts about the trial. The Governor of the prison read the magazine called "Liberty." Perhaps he was interested in liberty? So he gave Bruno Hauptmann a reprieve of another thirty days.

Then, facing new evidence and a retrial, they will have ten months more to work and think of death.

They call that "Justice."

Bruno Hauptmann calls it four years of being death in the hands of James Woods. Which do you call it?

In March, 1935, two white girls of southern parentage claimed—and have since done—they were abducted by some negro, among them Raymond Patterson. All were sentenced to death in 1935.

Their trial was grossly unfair. The sentence was granted. The State of Alabama repeated it. The Supreme Court quashed it. Always their execution date was near.

For five years they have been left in chains from one court case to another with no other for their death being allowed out in their eyes. Petitions have been signed by 35,000 people for their release, including H. G. Wells, Professor Einstein and twelve English Kings.

But the coloured people must be kept in their place by the civilized whites of Alabama. So the civilized whites of Alabama mean to kill these men, guilty or innocent.

They do notynch them. Why should they? They had a show and more subtle torture in Alabama—they call it "Justice."

On October 9, 1934, a shot rang out in the streets of Manhattan and King Alexander died. They took his assassin to prison in the streets. He died quickly—and expected it.

But his accomplices found some. Fingers gave them something they call "Justice."

Stung with jailing wife and friend Hermann Goetzinger Pappach, Iren Hajlich and Mrs. Knoll entered this justice. They waited a year to be tried. The trial was adjourned on December 21, 1935, till this January. It started on February 5. Not until Wednesday of this week did they learn their fate.

For one and a half years these three bewildered, tortured souls were hauled and driven in prison—do find out if they were innocent.

On January 6, 1936, Stavisky shot himself. He, his wife, was less fortunate. They gave her Justice.

First of all they put her into prison. After four months there they let her see her children, Michelle and Claude, for two hours at the side of her husband's grave.

After fourteen months in prison they released her under guard, still waiting for her trial. Nearly two years after her husband's death the trial of Arlette Stavisky opened.

On January 17, 1936, they found her not guilty.

Justice was done. She was pardoned.

Now, as you read these words, Bruno Hauptmann sets in good God's hand with that. One day they may find him innocent. He had had four years of Justice. How anyone is under sentence that the State of Alabama does not carry out—will have lots in letters for five years.

This is no tale of medieval horror—it is in the news today.

We read and call it Justice. They do it in God and call it death. Which is right?

BASIL D. NICHOLSON.

Fig. — Daily Mirror, 14 février 1936. L'article insiste sur une justice tortionnaire et partielle envers les étrangers, qu'ils soient Allemands comme Hauptmann ou Américains non blancs.

46 Au terme de cette étude, l'affaire Lindbergh apparaît comme révélatrice des rapides évolutions, engagées dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que connaît le système médiatique anglo-américain notamment parce qu'elle fut le point culminant d'une querelle engagée depuis longtemps entre une presse respectable et une autre « criminelle<sup>53</sup> ». Cela tient d'abord à la personnalité même du grand aviateur qui se trouvait en complet décalage par rapport aux exigences de la culture médiatique de son époque. Tandis qu'une presse jaune très intrusive vouait un véritable culte aux célébrités dont elle essayait de souligner la « dimension humaine », le colonel Lindbergh refusait obstinément de se livrer à ce jeu. Il décidait de collaborer uniquement avec les grands périodiques jouissant d'une certaine légitimité, attisant par là même les rancœurs d'un grand nombre de titres populaires. Or cette opposition frontale entre grande presse et journalisme jaune qui se faisait déjà jour au moment de l'accession de Lindbergh

au statut de célébrité s'exacerba à l'occasion de l'enlèvement du jeune Lindbergh. Le drame familial d'un héros national, le crime odieux, le suicide de l'une des accusées, l'intervention des grandes personnalités de la haute pègre dans l'enquête, tous les ingrédients sensationnels indispensables à un récit médiatique du plus grand intérêt s'offraient à une presse populaire déterminée à prendre sa revanche sur celui qui n'avait cessé de la dénigrer. Les excès du « journalisme jaune » qui s'adonna alors à de véritables tactiques de harcèlement, poussant la famille Lindbergh à fuir le pays, finirent par ouvrir un débat public sur les devoirs de la presse au sein duquel les grands quotidiens nationaux portaient en croisade contre la tyrannie des tabloïds. Un débat qui ne tarda pas à resurgir aussi en Grande-Bretagne qui jusque-là se félicitait d'être à l'abri des pratiques médiatiques américaines. Dès l'arrivée des Lindbergh à Liverpool, la peur ancienne d'une « américanisation » de la presse se fit sentir dans les discours journalistiques qui craignaient d'être contaminés par un modèle étranger considéré comme particulièrement dommageable à la tranquillité publique.

47 En somme, si l'affaire Lindbergh déboucha à diverses réformes juridiques aux États-Unis facilitant le combat contre le crime avec la promulgation de la « loi Lindbergh », il n'y eut aucune suite immédiate aux nombreuses demandes à mettre un frein aux excès des tabloïds. En 1937, deux ans après l'affaire, un journaliste du *Manchester Guardian* n'hésitait pas de nouveau à condamner les nouvelles tendances de la presse de son pays. Rappelant les excès des tabloïds américains et la relative discrétion de la presse britannique de l'époque qui avait permis aux Lindbergh de retrouver une vie privée, il constatait, avec déception, que les journaux anglais étaient malheureusement en train d'égaliser leurs homologues américains dans la grande course au sensationnalisme. Conscient qu'il était difficile pour la loi de légiférer sur un tel sujet, le journaliste lançait alors un appel aux patrons de presse et aux sociétés des journalistes qui devaient travailler à l'établissement d'une charte mettant un terme à cette impitoyable compétition dans le « domaine nauséabond » d'un sensationnalisme morbide qui se servait des « chagrins privés » dans le but d'augmenter les tirages<sup>54</sup> : l'affaire Lindbergh était ainsi devenue une véritable référence anglo-américaine dans l'histoire de la presse servant à illustrer les dangers d'un journalisme œuvrant en dehors de tout cadre déontologique.

---

## Notes

1 Nora (Pierre), « Le retour de l'événement », dans Le Goff (Jacques) et Nora (Pierre) (dir.), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2011, p. 292.

2 Pour une étude d'événements médiatiques marquants dont fait partie la mission américaine Apollo XI, voir Tudesq (André-Jean) (dir.), *La Presse et l'événement*, La Haye, Publications de la Maison des Sciences de l'Homme de Bordeaux, 1973.

3 La « loi Lindbergh » est votée par le Congrès le 17 juin et signée par le président Hoover le 22 juin 1932. Pour plus d'informations sur les détails de cette loi et ses conséquences sur les taux de criminalité, voir Bomar (Horace L.), « The Lindbergh Law », *Law and Contemporary Problems*, vol. 1, n° 4, octobre 1934, p. 435-444.

4 Par exemple, parmi de nombreux autres experts, l'intervention d'Arthur Koehler, technologue du bois, a été décisive dans la condamnation de Hauptmann. Il avait exposé la preuve selon laquelle l'accusé aurait fabriqué l'échelle en bois retrouvée sur les lieux du crime. Pour des informations biographiques sur Koehler, sa contribution dans l'affaire Lindbergh et la naissance de la police scientifique, voir Schrager (Adam J.), *The Sixteenth Rail: The Evidence, the Scientist, and the Lindbergh Kidnapping*, Colorado, Fulcrum Publishing, 2013.

5 La portée mondiale de l'événement a été repérée et commentée par la critique universitaire dans les années qui suivirent immédiatement l'affaire. Ainsi Helen McGill Hughes étudiait sa couverture médiatique aux États-Unis et en Allemagne tout en

montrant par quels procédés les journalistes transformaient les simples faits en une véritable littérature divertissante destinée aux masses. Voir McGill Hughes (Helen), « The Lindbergh Case: A Study of Human Interest and Politics », *American Journal of Sociology*, vol. 42, n° 1, juillet 1936, p. 32-54.

6 Le *New York Times* mentionne des articles de journaux français comme *Le Quotidien* ou *Le Figaro*. Voir « Lindbergh case stirs all France », *New York Times*, 6 mars 1932. L'Union soviétique est le seul pays présenté comme imperméable à l'événement. Voir « Papers in Russia ignore Lindbergh », *The New York Times*, 12 mars 1932.

7 Voir sur ce point l'ouvrage de Lloyd C. Gardner qui montre comment le contexte socioculturel américain des années 1930 influe sur l'opinion publique et sur l'évolution de l'affaire. Gardner (Lloyd C.), *The Case That Never Dies: The Lindbergh Kidnapping*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2004.

8 Pour éviter la confusion avec l'école du « New journalism » de Tom Wolfe qui se développe aux États-Unis dans les années 1960, la critique américaine réserve le terme de « yellow journalism » au journalisme sensationnaliste qui se développe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous l'influence de grands patrons de presse comme Randolph Hearst et Joseph Pulitzer. À la même période, le journalisme en Grande-Bretagne se trouve fortement influencé par ces pratiques américaines, une influence visible dans des publications comme la *Pall Mall Gazette* dirigée par William Thomas Stead. Pour désigner ces nouvelles tendances du discours médiatique britannique, la critique reprend la plupart du temps le terme utilisé par les contemporains : « new journalism ». Ainsi le terme de « nouveau journalisme » ne renvoie pas aux mêmes réalités historiques selon que l'on se réfère à la presse américaine ou britannique. Dans notre article, pour des raisons de clarté, nous avons donc conservé la distinction entre le « journalisme jaune » américain et le « nouveau journalisme » britannique, même s'il s'agit de deux tendances journalistiques contemporaines qui partagent de nombreux traits.

9 Pour plus d'informations sur l'évolution de la notion de « célébrité » dans la presse américaine voir Ponce de Leon (Charles L.), *Self-Exposure : Human-Interest Journalism and the Emergence of Celebrity in America, 1890-1940*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2003. Toutes les traductions depuis l'anglais dans cet article sont faites par nos soins.

10 Voir « Linbergh's prizes taxed », *The New York Times*, 23 mai 1927 et « Lindbergh took no kitten », *The New York Times*, 25 mai 1927.

11 Greta Garbo et Lindbergh ont en commun non seulement leur origine suédoise mais également leur aversion pour tout type de publicité. Garbo était notamment surnommée « l'ermite de Hollywood » (voir « The Hollywood Hermit », *The New York Times*, 24 mars 1929). Le rapprochement entre Garbo et Lindbergh est avancé par le *New York Daily News* le 24 décembre 1935, en réponse aux discours qui accuseront la presse populaire de la fuite du colonel en Angleterre. Pour ce tabloïd, Lindbergh était responsable de son sort car il ne se serait pas comporté « comme un héros populaire se le doit » : il se serait obstiné à fuir la publicité en attisant par là même sciemment la curiosité à son égard. (« Press Sees Nation 'Shamed' in Lindbergh Exile », *The New York Times*, 24 décembre 1935.)

12 Voir sur ce point Davis (Kenneth S.), *The Hero: Charles A. Lindbergh and the American Dream*, New York, Doubleday and Company, 1959, p. 178.

13 Voir Gardner (Lloyd C.), *op. cit.*, p. 6.

14 Ponce de Leon (Charles L.), « The Man Nobody Knows : Charles A. Lindbergh and the Culture of Celebrity » dans Pisano (Dominick A.) (dir.), *The Airplane in American Culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2003, p. 83.

15 Sur le déroulement de cet événement voir, « Lindbergh arrives for Herrick Tribute », *New York Times*, 13 avril 1929.

16 Voir Markey (Morris), « Young Man of Affairs », *The New Yorker*, 20-27 septembre 1930.

17 L'interview paraît le 26 juillet 1930 dans la colonne « Shop Talk At Thirty » que Marlen Pew tient dans l'hebdomadaire *Editor & Publisher*. On en trouve un compte rendu dans de nombreux journaux notamment dans *The New York Times* (26 juillet 1930) sous le titre « Linsbergh's Attitude to the Newspapers ».

18 Keyhoe (Donald E.), « Lindbergh Four Years After », *The Saturday Evening Post*, 30 mai 1931, p. 53.

19 *Ibid.*

20 Voir Roche (John F.), « Lindbergh Kidnaping Story Sweeps Nation's Front Pages – Circulations Leap Upward », *Editor & Publisher*, 5 mars 1932, p. 6.

21 Voir *New York Herald Tribune*, 6 avril 1932.

22 Voir Spencer (David R.), *The Yellow Journalism: The Press and America's Emergence as a World Power*, Evanston, Northwestern University Press, 2007, p. 111-112.

23 *The New York Times*, 19 août 1896. Cité dans Schudson (Michael), *Discovering the News: A Social History Of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1981, p. 110-111.

24 Schudson (Michael), *ibid.*, p. 119.

25 Les deux films *Little Caesar* (1930) et *The Public Enemy* (1931) diffusés d'abord aux États-Unis sont rapidement projetés en Europe, dès 1931. Sur l'âge d'or du film de gangsters et ses rapports avec le contexte politique et social des années 1930, voir Munby (Jonathan), *Public enemies, public heroes: screening the gangster from Little Caesar to Touch of Evil*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 39-66.

26 Voir Gardner (Lloyd C.), *op. cit.*, p. 54.

27 Voir Brisbane (Arthur), « "I'll Hunt Ceaselessly For Lindbergh Baby" Capone to Brisbane », *The Milwaukee Sentinel*, 11 mars 1932.

28 Rogers (Will), « To the Editor of New York Times », *The New York Times*, 12 mars 1932.

29 Sur l'interventionnisme de la « presse jaune » voir Spencer (David R.), *op.cit.*, p. 123-153. L'auteur y analyse le « mythe Hearst » selon lequel ce grand patron de presse aurait provoqué la guerre hispano-américaine de 1898 afin de donner de la matière à ses journaux. Dans l'affaire Lindbergh, il ne faut pas oublier également que Randolph Hearst intervient directement. Tout en espérant un châtement exemplaire pour Hauptmann, il propose à Anna Hauptmann de couvrir les frais d'avocat de son mari en échange d'interviews exclusives.

30 Lyman (Lauren D.), « Lindbergh Family Sails for England to seek a safe, secluded residence ; threats on son's life force decision », *The New York Times*, 23 décembre 1935. Il est à noter que Lyman obtint, en 1936, le prix Pulitzer pour cet article.

31 L'incident est rapporté par de nombreux journaux britanniques, voir « The cause of all the trouble », *Daily Express*, 30 décembre 1935.

32 Cité dans Kessner (Thomas), *The Flight of the century: Charles Lindbergh and the rise of American aviation*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 226.

33 Cité dans « Press Sees Nation 'Shamed' in Lindbergh Exile », *The New York Times*, 24 décembre 1935.

34 « The Lindbergh Baby – Police Still Baffled – Ransom Mystery », *The Times*, 8 mars 1932.

35 « The Lindbergh Baby – Police Without Clues – Growing Mystery », *The Times*, 12 mars 1932.

36 Voir par exemple « Gangster's Conference at Lindbergh Home – Where Underworld Can Beat Police », *Daily Express*, 7 mars 1932 et « British Police to search for Lindbergh baby », *Daily Express*, 10 mars 1932.

37 Voir Trollope (Frances), *Domestic Manners of Americans*, London, Whittaker et Treacher, 1832, p. 88.

38 Voir Dickens (Charles), *Martin Chuzzlewit*, London, Penguin Books, 1999, p. 249-252

39 C'est à partir de 1883 sous la direction de W. Stead que la *Pall Mall Gazette* s'ouvre aux pratiques du journalisme à l'américaine et devient, avec la réduction de son prix à un penny, une lecture résolument populaire.

40 Voir Wiener (Joel H.), *Americanization of the British Press 1830s-1914: Speed in the Age of Transatlantic Journalism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011.

41 Sur le rôle de la *Pall Mall Gazette* et « l'américanisation de la presse britannique » voir également Bourne (Henry Fox), *English Newspapers : chapters in the history of journalism*, vol. 2, London, Chatto & Windus, 1887, p. 342 et suiv.

42 Voir Wiener (Joel H.), *op. cit.*, p. 10-12.

43 « More of the Lindbergh case », *The Manchester Guardian*, 13 juin 1932.

44 « U.S. Press Critics of Lindbergh Trial », *The Observer*, 6 janvier 1935.

45 Rennell, « Colonel Lindbergh in England », *The Times*, 30 décembre 1935.

46 Cité dans « The Lindberghs », *The Manchester Guardian*, 1<sup>er</sup> janvier 1936.

47 « A Breach of Good Manners », *The Manchester Guardian*, 30 décembre 1935. Sur les excès de la presse américaine, voir également « Persecution of the Lindberghs », *The Manchester Guardian*, 24 décembre 1935.

48 Cité dans « The Lindberghs », *The Manchester Guardian*, 1<sup>er</sup> janvier 1936.

49 « Advice To Lindbergh », *Daily Express*, 31 décembre 1935.








50 *New York Daily News*, 24 décembre 1935. Cité également dans « Lindbergh as Greta Garbo of the air », *The Daily Mirror*, 2 janvier 1936.

51 À la veille de l'arrivée des Lindbergh en Angleterre le *Daily Mirror* du 31 décembre 1935 demandait par exemple à Betty Gow si elle pensait leur demander de retourner sous leur service.

52 Voir l'article de Nicholson (Basil D.), « And they call it justice ! », *The Daily Mirror*, 14 février 1936.

53 L'adjectif est employé dans la correspondance de Mrs Lindbergh pour qualifier les tabloïds : « The *Herald Tribune* and the *Times* and others have been good, but the tabloids I believe have cost us this terrible delay and waiting and we don't know what in the future. I think such papers are really criminal outside of their inaccuracies ». Cité dans Fisher (Jim), *The Lindbergh Case*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1994, p. 89.

54 « Morbid Newsmongering », *The Manchester Guardian*, 29 janvier 1937.

	Fig. — Extrait d'un article du <i>New York Times</i> , 6 mars 1932.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-1.jpg">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-1.jpg">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-1.jpg</a>
	image/jpeg, 136k
	Fig. — Une du quotidien britannique <i>Daily Mirror</i> , 23 mai 1927.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-2.jpg">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-2.jpg">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-2.jpg</a>
	image/jpeg, 140k
	Fig. — <i>The Saturday Evening Post</i> , 30 mai 1931.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-3.jpg">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-3.jpg">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-3.jpg</a>
	image/jpeg, 252k
	Fig. — Reporters devant la maison de Hopewell, écoutant l'un de leurs confrères qui leur transmet la demande du colonel Lindbergh qu'ils quittent les lieux. Photographie extraite d'un article de <i>Editor &amp; Publisher</i> , 5 mars 1932.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-4.png">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-4.png">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-4.png</a>
	image/png, 731k
	Fig. — Une de <i>Milwaukee Sentinel</i> (11 mars 1932), journal appartenant au groupe Hearst.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-5.jpg">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-5.jpg">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-5.jpg</a>
	image/jpeg, 116k
	Fig. — <i>Daily Mirror</i> , 1 <sup>er</sup> janvier 1936.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-6.jpg">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-6.jpg">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-6.jpg</a>
	image/jpeg, 384k
	Fig. — <i>Daily Mirror</i> , 14 février 1936. L'article insiste sur une justice tortionnaire et partielle envers les étrangers, qu'ils soient Allemands comme Hauptmann ou Américains non blancs.
<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-7.jpg">URL</a>	<a href="http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-7.jpg">http://journals.openedition.org/contextes/docannexe/image/8245/img-7.jpg</a>

image/jpeg, 261k

---

### ***Pour citer cet article***

#### *Référence électronique*

Filippos Katsanos, « Presses respectables et criminelles : Charles Lindbergh, le crime du siècle et la querelle anglo-américaine sur le journalisme », *COnTEXTES* [En ligne], 24 | 2019, mis en ligne le 03 juillet 2019, consulté le 08 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/8245> ; DOI : 10.4000/contextes.8245

---

### ***Auteur***

**Filippos Katsanos**

Université Paul Valéry – Université de Patras

---

### ***Droits d'auteur***



*COnTEXTES* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.